

JORGE ZEPEDA PATTERSON

Milena  
ou le plus beau fémur  
du monde

roman traduit de l'espagnol (Mexique)  
par Claude Bleton

*ACTES SUD*



*pour Alma Delia*



## MILENA

*Jeudi 6 novembre 2014, 21 h 30*

Il n'était pas le seul homme à exhaler son dernier souffle dans les bras de Milena, mais le premier à mourir de mort naturelle. Ceux qu'elle avait assassinés n'avaient laissé aucun remords dans son esprit. En revanche, la mort de son amant la plongeait dans la désolation.

Dans les affaires de cœur de Rosendo Franco, le sexe avait toujours fini par s'imposer. Le jour de son décès ne fut pas différent. Sous l'influence du Viagra qui l'inondait, ses coronaires avaient été confrontées à un cruel dilemme : pomper le sang exigé pour soutenir le rythme violent avec lequel il pénétrait Milena, ou s'occuper de ses autres organes. Fidèles à l'histoire de Rosendo, ses entrailles avaient opté pour le sexe. Le cœur, secoué de spasmes affolés, accorda au cerveau du vieux quelques instants supplémentaires pour comprendre ce qui lui arrivait.

Une image vint à l'esprit du patron du journal *El Mundo*. Il contracta la poitrine et projeta ses hanches en avant, accentuant la pénétration. Il se dit qu'il allait enfin jouir et réussir ce qui se dérobaît à lui depuis dix minutes de chevauchée fébrile sur les hanches de sa maîtresse. Rosendo avait toujours cru que sa dernière pensée serait pour le journal auquel il avait consacré ses rêves et ses nuits blanches ; ces dernières années, chaque fois qu'il pensait à la mort, il éprouvait une poussée de rage et de frustration en imaginant qu'il allait laisser orpheline la grande œuvre de sa vie. Malgré tout, il consacra les courts instants de son agonie à sécréter une goutte de sperme, une manière de prendre congé de son dernier amour.

Milena finit par comprendre que les bruits émis par l'homme n'étaient pas l'expression du plaisir. Elle ne put faire grand-chose. Son amant la tenait par la taille, l'enlaçait et couvrait son dos empourpré de râles d'agonie, comme les vagues finissantes sur une plage immense. Le vieux enfouit son front dans la nuque de la femme et le nez dans son cou. Sa respiration heurtée chassa une boucle indisciplinée. Milena perçut du coin de l'œil la faible houle de ses cheveux soulevés par le souffle languissant du moribond, puis la boucle s'immobilisa et le calme envahit la chambre.

Elle resta immobile un bon moment. De grosses larmes glissaient sur son visage et mouraient dans l'oreiller. Elle pleurait sur lui, mais surtout sur elle-même. Elle préférait se suicider plutôt que retourner dans l'enfer auquel Rosendo l'avait arrachée. Et elle savait que cette fois les repréailles seraient impitoyables. Elle se revit trois ans plus tôt, nue face à deux grands chiens prêts à la déchiqueter.

Elle ne comprenait pas pourquoi on la menaçait depuis des semaines, alors qu'on l'avait laissée tranquille pendant des mois. Privée de la protection du vieil homme, elle devenait un sac de chair et d'os destiné à pourrir dans un ravin, et tant pis si les hommes payaient mille deux cents dollars le privilège de triturer son corps. Elle imagina la découverte de son cadavre, quelques mois plus tard, et le désarroi des médecins légistes devant le fémur anormalement long de ses jambes kilométriques. L'image la tira de l'hébétude dans laquelle elle était plongée. Elle se redressa à demi pour voir le visage du mort, essuya une trace de salive sur son menton et le recouvrit d'un drap. Elle remarqua la boîte de Viagra sur la table de nuit et décida de la cacher, dernier acte de loyauté à l'égard du vieil homme fier.

Elle se précipita à la salle de bains, tous ses sens en alerte, possédée par la lucidité fébrile du survivant, l'esprit obsédé par le contenu de la valise qu'elle devait remplir avant de prendre l'avion, même si elle n'était intéressée que par le carnet noir qu'elle cachait dans l'armoire de la chambre. Ce n'était pas seulement son ultime vengeance contre ceux qui l'avaient exploitée, mais aussi une garantie de survie en raison des secrets qu'il renfermait.

Elle n'arriva jamais à l'aéroport, elle ne s'appelait pas Milena et n'était pas russe, contrairement à ce que tous croyaient. Et elle ne remarqua pas la goutte de sperme qui tomba sur le carrelage.

## LES BLEUS

*Vendredi 7 novembre, 19 heures*

S'il avait pu se redresser dans son cercueil, Rosendo Franco aurait été amplement satisfait de sa capacité à convoquer les foules. L'entreprise de pompes funèbres transféra dans d'autres succursales les défunts moins cotés pour réserver toutes les salles aux deux mille personnes venues veiller le patron d'*El Mundo*. Même le président du pays, Alonso Prida, était resté vingt minutes dans cette maison funéraire, et avec lui une grande partie de son cabinet. Prida n'avait plus le port majestueux et impérial qu'il affichait lors de sa première année de prise de fonction ; trop de bosses inattendues, peu d'espoirs réalisés dans ce qui devait être un retour spectaculaire du PRI, le Parti révolutionnaire institutionnel. Pourtant, la présence du chef d'État du Mexique électrisa l'ambiance, et après son départ la plupart des gens s'étaient détendus et avaient pris un verre.

Deux heures plus tôt, à 17 heures, Cristóbal Murillo, secrétaire particulier de Franco, avait décrété que le café ne faisait pas honneur à la qualité des visiteurs venus dire adieu à leur patron, et il exigea de l'établissement un service de grands crus de vin blanc et rouge. Dans le grand salon où n'avaient accès que les VIP qu'il sélectionnait lui-même, il demanda qu'on distribue champagne et buffet froid.

“Même dans la mort, il y a des codes postaux”, se dit Amelia en voyant le funérarium divisé en plusieurs zones où les tenues et même les traits ethniques contrastaient visiblement. Elle n'était pas une proche de la famille de Rosendo Franco, qu'elle connaissait à peine, mais en sa qualité de leader du



principal parti de gauche sa présence à la veillée funèbre était obligatoire, comme celle de toute la classe politique. Amelia déplora de nouveau la présence des trois gardes du corps qui l'accompagnaient depuis deux ans, et qui maintenant fendaient comme un bélier les groupes compacts pour lui frayer un passage. En réalité, la dirigeante n'aurait pas eu besoin d'aide pour avancer ; sa chevelure frisée, ses yeux encadrés par de grands sourcils et son teint olivâtre étaient les signes caractéristiques d'une figure aussi connue que respectée sur la place publique, grâce à de longues années consacrées à défendre les femmes et les enfants soumis aux abus des hommes de pouvoir. Une Mère Teresa de Calcutta avec la beauté intimidante d'une María Félix jeune, avait dit un jour un journaliste avisé.

En traversant les salons, la dirigeante constata que ce n'était que dans le deuxième, où l'assistance était des plus modestes, qu'on entendait des pleurs de deuil. C'étaient les ouvriers des rotatives et les secrétaires, qui se lamentaient de l'abandon dans lequel les laissait la mort du chef révérend depuis tant d'années.

Dans les salons suivants, toujours accompagnée d'un huissier, elle ne vit que des visiteurs par devoir, des chargés des relations publiques et même un air de fête dans certains groupes échauffés par le vin et les plaisanteries inévitables dans toute veillée mortuaire.

Dans le grand salon, Amelia perçut deux atmosphères à couper au couteau : une trentaine de personnes, famille et amis proches du défunt, entouraient le cercueil, tel un commando prêt à défendre bec et ongles le dernier carré, et faisaient face aux hordes de politiciens qui occupaient le lieu ; elles défendaient le cercueil comme s'il était l'unique bannière sur la colline assiégée par l'ennemi. Parfois, un gouverneur ou un ministre se détachait des fonctionnaires amassés et venait furtivement présenter de brèves condoléances à la veuve et à sa fille, après quoi il retournait auprès de ses collègues pour prendre congé et se diriger vers la sortie.

Amelia mit quelques secondes à repérer Tomás, adossé au chambranle d'une vaste baie, manière de se maintenir en marge de la bataille imaginaire à laquelle se livraient les deux forces. Comme tant de fois dans sa vie, elle fut rassurée par la

simple vue de la silhouette dégingandée, cheveux bouclés et regard vague, de son vieil ami et maintenant amant. La présence de Tomás apaisait son esprit guerrier.

— Tu as réussi à franchir les sept salons du purgatoire, dit-il en posant un léger baiser sur ses lèvres.

— Vu la composition de l'assistance, on dirait plutôt l'enfer, répondit-elle en balayant du regard la foule qui occupait le salon.

Tous deux contemplèrent un moment les politiciens et peu à peu leurs regards se concentrèrent sur Cristóbal Murillo, le seul ambassadeur qui faisait la navette entre les deux groupes. Il allait et venait pour accueillir un ministre ou pour consulter la veuve du grand patron. Il passait d'un clan à l'autre avec la certitude de se savoir utile des deux côtés. Il était servile quand il le fallait et impératif quand il était possible de l'être. Tomás, brillant journaliste d'*El Mundo*, ne l'avait jamais vu aussi fringant et expansif. Même sa petite taille donnait l'impression d'avoir gagné deux ou trois centimètres dans les dernières heures. Après avoir imité son chef pendant plusieurs décennies, il se comportait comme s'il était l'héritier légitime. Et il en avait l'apparence ; à force de chirurgie esthétique, il était devenu une copie presque conforme du patron de presse. Ce n'était pas pour rien qu'on le surnommait dans son dos, en raison de son étrange ressemblance avec le disparu : le *Déjà-Vu*.

Amelia fut la première à exprimer ce qu'ils pensaient tous les deux :

— Dis donc, toi qui es à l'intérieur, tu sais ce que va devenir le journal sans Franco ? Ne me dis pas que ce clown va se charger de l'administration ?

Tomás eut un geste désabusé et haussa les sourcils, mais instinctivement tous les deux regardèrent Claudia, la fille unique de Franco, qui soutenait sa mère, devant le cercueil. De loin, l'authentique héritière ne semblait affectée que d'une certaine pâleur, rehaussée par une élégante toilette sombre. Tomás se dit que l'indomptable chevelure rousse de Claudia était réfractaire à toute tenue funèbre. Son épaule effleurait celle de doña Edith, mais son regard éteint, figé sur la

mosaïque du sol, attestait que son esprit était très loin de là. Il se dit que son ex-maîtresse s'était perdue dans un paysage familier de l'enfance et il crut en voir la confirmation quand, sortant de son hébétude, ses yeux s'accrochèrent au cercueil où gisait son père.

Un serveur chargé de canapés au salami et au jambon boucha la vue qu'offrait la famille Franco. Derrière l'employé surgit la silhouette de Jaime.

— Mauvais choix pour le buffet quand il y a déjà de la viande froide, dit le nouvel arrivant en levant les yeux au plafond.

Aucun des deux ne montra ce qu'il éprouvait de se retrouver face au vieil ami d'enfance, mais ils étaient tous les deux gênés : ils n'avaient toujours pas pardonné le comportement de Jaime dans l'affaire de Pamela Dosantos\*. Une actrice dont le sauvage assassinat avait secoué le pays l'année précédente et auquel avaient été mêlés Tomás, comme journaliste, et Jaime, comme spécialiste en matière de sécurité. Les trois amis faisaient partie d'un quatuor qui avait été inséparable dans leur jeunesse, connu sous le nom des Bleus, à cause de la couleur des cahiers que le père de Jaime rapportait de France. La crise provoquée par l'assassinat de Pamela Dosantos, maîtresse du ministre de l'Intérieur, avait été résolue avec des résultats divers : les menaces contre Tomás avaient été conjurées, Amelia et lui avaient entamé une liaison amoureuse, trois décennies après diverses escarmouches à l'adolescence, et Jaime avait été la clé de la résolution de l'affaire, même si ses méthodes n'avaient pas eu l'approbation de ses amis.

En dépit de son air décontracté, Jaime avait eu du mal à s'approcher de Tomás et d'Amelia. Au cours de leur scolarité et de leurs études universitaires, les deux garçons avaient rivalisé pour l'amour de leur amie, tous deux sans succès en raison de l'attirance précoce qu'avaient exercée sur elle les hommes mûrs. Mais maintenant, à quarante-trois ans, la liaison qui s'était nouée entre le journaliste et la leader ranimait chez Jaime la vieille obsession de son premier amour. Comme

\* Voir *Les Corrupteurs*.

d'autres fois par le passé, il se demanda si son aversion pour le mariage ou pour une relation de couple stable n'était pas liée à la passion démesurée avec laquelle il avait aimé Amelia dans sa jeunesse, et à la terrible frustration qu'il avait ressentie en la surprenant dans les bras de son père vingt ans auparavant. La voir aujourd'hui à côté de son ancien camarade n'était pas une consolation. Pour la énième fois, il se compara mentalement avec Tomás : il fit un inventaire des attributs physiques et des succès professionnels et, de nouveau, trouva inexplicable qu'Amelia l'ait rejeté. D'un côté, Jaime Lemus, ex-directeur des services d'espionnage et patron de la principale entreprise du pays en matière de sécurité. Un homme puissant et sûr de lui. Un corps hâlé, de longs muscles fibreux, des traits durement sculptés, mais harmonieux. Dans l'ensemble, une personne désirable et séduisante. Son port élégant et son mètre quatre-vingt-deux contrastaient avec le corps de Tomás, dix centimètres de moins, qui sans être obèse renvoyait une image de mollesse et d'affabilité avec ses cheveux grisonnants, son sourire toujours présent et son regard chaleureux. En somme, le visage d'un homme apparemment bon. Un mélange qui en général inspirait aux femmes une sensation de confiance et d'intimité que Jaime lui enviait.

— À quelle heure es-tu arrivé? demanda Tomás sur un ton neutre.

Il ne voulait pas être grossier, mais n'avait pas non plus envie d'accueillir Jaime à bras ouverts.

En revanche, Amelia se cabra et faillit tourner les talons devant sa main tendue. Finalement, elle préféra l'ignorer, sans changer de place. Le rejet n'échappa pas à Jaime, qui serra les dents et prit sur lui de se dominer.

— Il y a un petit moment. Je tuais le temps en écoutant les anecdotes sur Rosendo Franco qu'on raconte çà et là. C'était un sacré personnage.

— Quel genre d'histoires? demanda Tomás, immédiatement intéressé.

— Un de ses amis refusait de lui vendre des terrains aux abords de la ville, où Franco voulait construire les nouveaux ateliers d'imprimerie. Il avait beau insister auprès du propriétaire,

ce dernier résistait, espérant une meilleure proposition. Un jour, Franco apprit que son ami, fanatique de l'horoscope d'*El Mundo*, lisait ce que lui disait son signe tous les matins à la première heure. Ayant découvert son point faible, il appela le responsable de la rubrique et lui passa le texte du signe du Sagittaire pour toute la semaine suivante. Puis il invita son ami à déjeuner le vendredi, jour où les astres promettaient à tous les bienheureux du Soleil en Sagittaire une occasion unique en matière de biens immeubles. Ce jour-là, don Rosendo obtint les terrains qu'il convoitait.

Tomás et Jaime rirent de bon cœur, mais de façon discrète, eu égard au lieu où ils se trouvaient. Malgré elle, Amelia esquissa un sourire ; la force de l'habitude ancrée pendant tant d'années partagées prenait le dessus sur le ressentiment qu'elle nourrissait envers son vieil ami.

— Je crois que j'en connais une bien meilleure, dit Tomás. Il y a deux ou trois ans, la principale chaîne de cinémas décida de suspendre la publication de sa programmation dans le journal, sous prétexte que les gens utilisaient Internet ou le téléphone pour connaître les horaires. La dépense dans le journal paraissait superflue. Franco ne se troubla pas, même s'il perdait des revenus réguliers qui n'étaient nullement négligeables. Il ordonna simplement de publier à la rubrique spectacles la programmation des films, mais avec un horaire erroné : au lieu de 19 heures, on y écrivait que la projection commençait à 20 heures, par exemple. Les guichets devinrent un lieu de réclamations : à chaque séance, il y avait cinq ou six personnes indignées d'être arrivées une heure trop tard. La semaine suivante, la chaîne de cinémas reprit la publication des annonces.

Nouveaux rires des Bleus. Mais Jaime trouva que l'anecdote de l'horoscope était meilleure. Tomás défendit la sienne et, comme tant de fois par le passé, ils se tournèrent vers Amelia pour avoir son verdict.

Cette dernière ne put réprimer un sentiment de nostalgie ; elle se revit, trente ans en arrière, entourée de ses amis dans un angle de la cour du lycée où les Bleus avaient établi leur domaine réservé, à la fois honni et envié par leurs camarades. Elle se rappela Jaime et sa défense ardente du karaté, à

laquelle il s'adonnait au cours de son adolescence, et la réponse faussement dédaigneuse de Tomás, qui critiquait toujours les activités physiques et privilégiait la lecture, complexé par son développement tardif.

Heureusement pour Amelia, l'irruption de l'omniprésent Murillo lui évita de se prononcer. Non seulement elle ne voulait pas jouer les juges pour les départager, mais il n'était pas question d'adresser la parole à Jaime, bien qu'il soit à côté d'elle.

— Pas mal, l'assistance, hein ? Impressionnant, vous ne trouvez pas ? dit le secrétaire particulier de Franco en balayant le salon du regard. Et demain, le premier cahier aura quatre-vingt-seize pages, tant nous avons reçu de messages, ajouta-t-il avec enthousiasme en remontant les manches de sa veste pour mieux montrer ses boutons de manchette incrustés de diamants.

Au regard froid de ses interlocuteurs, il comprit que son commentaire était un peu trop enthousiaste.

— Le patron aurait été fier, enchaîna-t-il à voix basse avec une feinte humilité.

— Votre patron aurait sûrement préféré être dans les bureaux de son journal, plutôt que dans un cercueil, répondit Amelia sans dissimuler son mépris.

Le petit homme lui lança un bref regard furieux, mais son expression servile reprit le dessus. Jaime l'observa, la tête légèrement penchée, comme un anthropologue examine un rituel extravagant qu'il vient de découvrir dans l'ethnie qu'il étudie.

Espérant gêner la leader du PRD, connue pour ses actions en faveur des femmes, Murillo leur fit une confidence :

— Une chose est sûre, il est mort comme un roi, sur le corps d'une belle et toute jeune dame. Mon patron tout craché ! dit-il avec fierté sur un air de défi, en regardant Amelia du coin de l'œil.

Tomás regarda l'épouse, une sexagénaire qui pleurait à côté du cercueil, et il ne put s'empêcher de poser la question que Murillo attendait :

— Toute jeune ? Qui est-ce ?

— Une Russe de collection, sa maîtresse. Il avait presque un demi-siècle de plus qu'elle, mais il la rendait heureuse.

Rappelez-vous ce que disait le Tigre Azcárraga, le patron de télévision, qui avait quarante ans de plus que sa dernière épouse : “Le pouvoir te fait paraître dix ans de moins, l’argent dix ans de plus, et le verbe encore dix”, aussi jurait-il qu’il n’avait pas plus d’une dizaine d’années de plus qu’Adriana Abascal.

L’éclat de rire du secrétaire particulier laissa ses interlocuteurs de marbre.

— Tu la connaissais ? Comment sais-tu qu’il est mort dans ses bras ? s’étonna Jaime.

— Heu, c’est l’hypothèse avancée par la police, après avoir examiné le corps. Et la blonde, je l’ai connue quand elle est allée voir l’appartement la première fois : c’est moi qui le lui ai loué, sur les instructions de don Rosendo. Une sacrée femme ! s’exclama Murillo avec un geste lascif, et de nouveau il vit que la réaction de ses interlocuteurs n’était pas celle qu’il attendait.

— Comment s’appelle-t-elle ? demanda Jaime.

— Je ne sais pas, j’ai oublié, répondit l’autre, que cet interrogatoire mettait mal à l’aise.

— Et tu es sûr qu’elle était russe ? insista Tomás.

Au-delà de la curiosité professionnelle de l’un, et de l’instinct policier de l’autre, il semblait que les deux amis rivalisaient de nouveau, pour soutirer au petit homme un maximum d’informations.

— Don Tomás, Mme Claudia demande si vous pouvez passer la voir pour discuter d’un problème, ajouta Murillo, soudain impatient de s’éclipser.

Le journaliste ne put cacher un air satisfait et il se tourna encore une fois vers la rouquine, toujours à côté du cercueil.

— Allons ensemble présenter nos condoléances à la famille. D’autres engagements m’attendent, dit Amelia.

Tomás approuva, avec une démangeaison désagréable dans la nuque. Amelia ignorait l’aventure qu’il avait eue avec Claudia cinq ans plus tôt, et maintenant qu’ils vivaient en couple, il n’avait aucune envie qu’elle l’apprenne. Les intuitions d’Amelia frôlaient la sorcellerie, c’était du moins l’opinion du journaliste.

Quand Amelia s’approcha du cercueil, les gardes du corps lui emboîtèrent le pas. Elle se retourna et d’un regard leur

ordonna de ne pas bouger. C'était déplacé de présenter ses condoléances flanquée d'individus à l'air si farouche. Les trois Bleus défilèrent devant la mère, la fille et les parents proches du défunt baron de la presse. Tomás remarqua les cernes sur le visage de Claudia, signe évident de l'énorme responsabilité qui retombait soudain sur ses épaules. La mère ne s'était jamais mêlée des affaires de son mari et personne dans sa famille n'avait une expérience d'entreprise. Le seul frère vivant de Rosendo Franco était alcoolique, et les deux oncles de Claudia du côté maternel étaient des voyous patentés. Le seul membre de la famille Franco en qui elle pouvait avoir confiance était son cousin Andrés, le célèbre tennisman mexicain, mais il y avait des années qu'il ne vivait plus dans le pays. Le journaliste se demanda quel rôle pouvait jouer le mari de Claudia dans cette affaire ; les distances qu'il gardait pendant les funérailles suggéraient une certaine tension dans le ménage. Cette idée le réjouit vaguement, comme un bon souvenir auquel on ne peut attribuer ni lieu ni date.

Tomás traîna pour saluer la veuve et abrégéa ses condoléances à sa fille, conscient de la présence d'Amelia. Toutefois, la dirigeante politique avait l'esprit ailleurs. Elle détestait les condoléances ; toutes les formules étaient des clichés : ni pour elle ni pour la veuve ce n'était agréable d'échanger des phrases répétées des douzaines de fois au cours de cette veillée. Il y avait un côté figé dans les veillées mortuaires, qui indisposait Amelia ; elle considérait que les vivants devaient enterrer leurs morts dans l'intimité, et vivre le deuil dans l'espace privé où ils avaient vécu avec le défunt. Les conventions sociales obligeaient les affligés à étaler leur peine devant des étrangers qui manifestaient un chagrin qu'ils n'éprouvaient pas. Elle se demandait combien de sanglots entendus autour d'elle étaient causés par la récente disparition, et combien en réalité exprimaient l'autocommisération si répandue dans ces veillées mortuaires. Le corps gisant dans le cercueil était le détonateur de larmes qui ne le concernaient pas.

Amelia prit congé d'un baiser sur le bout des doigts, qu'elle lança dans la direction de ceux qu'elle quittait, comme une sorte de bénédiction collective. L'attendait encore une longue



et délicate conversation avec Andrés Manuel López Obrador, le leader historique de la gauche, dissident du PRD depuis plusieurs mois ; elle souhaitait envisager avec lui une sorte de front commun contre le gouvernement. Cela ne serait pas facile, le fractionnement de la gauche semblait être un dispositif congénital : “Toute organisation composée de trois trotskistes comporte quatre fractions”, se souvint-elle avec désespoir. Malgré tout, il fallait essayer.

De son côté, Jaime parcourut le salon du regard pour localiser Cristóbal Murillo : la Russe avait éveillé sa curiosité et il jugea que, affranchi de la présence intimidante d’Amelia, l’assistant de Franco pourrait se montrer plus loquace. Toute énigme constituait pour Jaime un défi irrésistible, surtout dans ces circonstances, qui impliquaient un membre éminent de l’élite du pays.

Tomás resta près de Claudia, laissant passer des personnalités politiques qui présentaient leur sympathie à la famille. Dans les minutes qui suivirent, il observa le contraste des condoléances entre les femmes et les hommes : même s’il n’y avait pas de familiarité entre elles, les femmes étreignaient la veuve et la consolait avec une intimité et une émotion nées, pensait-il, de la solidarité féminine. Un atavisme tribal aussi vieux que l’histoire de l’humanité : des femmes qui reconfortaient des femmes, des veuves qui prenaient en charge d’autres veuves. Le contact des hommes, en revanche, prenait toutes les formes d’une offre de protection plus feinte que réelle. “Je suis à votre entière disposition, doña Edith” ; “Ne vous inquiétez pas, don Rosendo avait beaucoup d’amis” ; “Nous serons attentifs à tout besoin de la famille” ; “À votre entière disposition” ; des phrases qui se diluaient dans l’air plus vite que leur parfum de luxe. À peine avait-il tourné les talons que le prétendu protecteur scrutait l’assistance, en quête d’un interlocuteur propice à ses affaires et à ses objectifs.

Enfin, une interruption du défilé des affligés permit à Claudia d’entraîner Tomás dans un petit bureau, à quelques pas du cercueil. Le journaliste comprit qu’il s’agissait d’un espace privé où la famille du défunt pouvait recevoir des appels et s’accorder un répit, à l’écart du grand salon.

— Si tu savais comme je suis désolé... , commença-t-il, mais elle posa un doigt sur ses lèvres pour l'empêcher de finir sa phrase.

Claudia appuya la tête sur la poitrine de Tomás, les bras sans force le long du corps, comme une tour de Pise en quête d'une verticale égarée. Il la serra délicatement dans ses bras, saisi par des sensations multiples : tendresse face à la vulnérabilité féminine, compassion devant son chagrin, malaise à cause de la proximité du mari ; et une impulsion érotique immédiate et inattendue qui balaya toute autre considération. Elle s'écarta avant d'avoir remarqué la respiration agitée de Tomás. Quelle que soit la raison qui l'avait poussée à s'appuyer contre lui, elle était satisfaite. Et prête à parler.

— J'ai deux faveurs à te demander, dit Claudia sur un ton confidentiel, comme s'ils étaient un vieux couple et non des amants éphémères qui n'avaient partagé que quatre jours de passion cinq ans auparavant. Je n'ai aucune confiance dans le directeur actuel, Alfonso Palomar, pour diriger le journal, et encore moins dans cet épouvantail de Murillo, mais dans les jours qui viennent je ne serai pas en mesure de m'occuper d'*El Mundo*. Maman ne peut rester seule en ce moment. En outre, je ne connais pas grand-chose à cette entreprise. Je ne sais pas ce que je vais décider, mais il est clair que je ne laisserai sous aucun prétexte ces corrompus prendre le contrôle du quotidien. Tu ne pourrais pas t'en charger ?

La proposition le prit de court. Il avait tout envisagé, sauf de prendre la responsabilité d'un journal.

— Tu as entièrement raison, Claudia, mettre à sa tête un de ces deux individus équivaldrait à confier l'Église à Luther. Le problème, c'est que je ne suis pas la solution, répondit-il après une longue pause. Je suis chroniqueur, pas rédacteur. Il y a quinze ans que je n'ai pas fait de reportages, je n'ai jamais dirigé ni rubrique ni supplément, encore moins une rédaction complète. Si tu veux, je peux t'aider à trouver la bonne personne pour cette fonction.

— Mon père avait un bureau dans la salle de rédaction, qu'il n'a jamais utilisé, dit-elle, ignorant l'objection de Tomás. J'envverrai une lettre à l'administration pour indiquer que dans les

jours qui viennent tu représenteras les intérêts de l'actionnaire. Demain, Palomar aura quitté le journal. Tu devras ratifier la une et le premier cahier avant de l'envoyer à la composition. Tout chèque supérieur à cinquante mille pesos devra avoir ton aval. Et même mieux, lundi nous ferons une cérémonie pour ta nomination de directeur général.

Tomás la regarda attentivement, essayant de repérer un signe d'égarement. Il n'en vit aucun. Après leur étreinte, elle semblait avoir retrouvé tout son aplomb ; ses paroles reflétaient la certitude d'une décision mûrie pendant des heures.

— Je n'ai jamais voulu succéder à mon père, et donc je ne m'y suis jamais préparée. Je l'aimais tellement que j'ai toujours cherché un moyen d'é luder l'éventualité de sa mort ; par exemple un pari absurde sur son immortalité. Depuis que je t'ai rencontré lors de ce voyage à New York, j'ai compris que le moment venu je ne pourrais avoir confiance qu'en toi, ce qui a été un soulagement pendant toutes ces années. Tu manques peut-être d'expérience, mais je crois en l'honnêteté de tes intentions. Il est vrai que nous ne sommes restés ensemble que quelques jours, Tomás, mais ça ne t'est jamais arrivé de rencontrer quelqu'un que tu avais l'impression d'avoir attendu pendant des années, et auquel tu restes lié même après l'avoir perdu ?

Tomás se taisait. Seuls ses yeux, soudains humides, reflétaient l'impact de l'aveu de Claudia. Tant de temps à rêver d'elle ; des années à se dire que leur aventure avait été pour elle un caprice éphémère dans sa vie de fille riche. Quatre jours pendant lesquels elle s'était furtivement glissée dans sa chambre, à l'insu du groupe qui accompagnait son père dans sa tournée des temples sacrés du journalisme américain.

— Et la seconde faveur ? dit-il avec une brusquerie involontaire.

Elle devisagea Tomás longuement, comme lorsqu'on hésite au poker avant de risquer le tout pour le tout. Elle finit par se décider :

— Ce matin, Cristóbal Murillo m'a donné une enveloppe scellée de la part de mon père. Il avait sans doute mission de me la remettre en mains propres en cas de décès soudain. Ce

qu'elle contenait m'a conduite dans un coffre des sous-sols d'une banque ; il y avait un paquet avec de l'argent et deux lettres. Dans l'une, il me parle d'une certaine Milena, pour me demander de la protéger et de l'aider ; l'autre est un mot griffonné à la hâte, pour me prévenir d'un grave danger.

— Milena ? demanda Tomás en fouillant dans sa cervelle en quête du nom de famille.

— Contrairement à ce qui a été dit officiellement, mon père est mort dans les bras d'une maîtresse, dans un appartement où il se rendait plusieurs soirs par semaine. Les premiers rapports de police ne laissent guère de doutes sur les circonstances de sa mort. Il était profondément amoureux d'une jeune femme, à en juger par les mails que j'ai trouvés sur son ordinateur, dit-elle en manière d'excuse. Après les étranges messages qu'il m'avait laissés dans le coffre de la banque, j'ai épiluché ses courriers électroniques ; le vieux n'était pas un expert en matière de code d'accès.

— Et qui est Milena ?

— Je n'aurais jamais cru que mon père puisse nourrir une telle passion ; il affichait toujours un contrôle absolu de ses émotions, c'était un manipulateur accompli, comme nous le savons tous, dit-elle pour elle-même avec une intensité que Tomás associa à une sorte de tendresse.

— Que disent les lettres ? Qui est Milena ? insista-t-il.

— C'est assez confus, mais tout indique qu'elle était l'objet de menaces de mort et que mon père la protégeait. Dans ses messages, il ne cessait de la rassurer. Dans la première de ses lettres, il me demande un effort de compréhension et de solidarité, et me prie de veiller sur l'avenir de cette Milena, mais la seconde est très étrange.

Claudia sortit la carte griffonnée et lut :

— "Protège Milena. Mais prends-lui le carnet relié noir et détruis-le. Il pourrait ruiner la famille."

— Et où est cette femme ? Que sais-tu sur elle ?

— Rien. Elle s'est évaporée.

Ils restèrent silencieux quelques instants. Ils étaient toujours debout, dans le bureau improvisé des locaux du funérarium. À défaut de réponses ou de solutions, il la serra contre lui, ému.

Il commençait à comprendre le carrefour difficile dans lequel la demande de son père l'avait placée. Prendre le journal en charge était un formidable défi, même si en un sens elle devait s'y attendre un jour ou l'autre. Mais préserver l'intégrité de la famille face à une menace mystérieuse et insaisissable dépassait ses capacités; un défi inattendu qui l'angoissait et la paralysait.

— Ton père a-t-il fait allusion à ce carnet en d'autres occasions? Il n'en parle pas dans ses courriers?

— Pas du tout. Sauf sur cette carte. Je ne sais par où commencer.

— Il faudrait peut-être fouiller de fond en comble l'appartement d'où cette femme s'est enfuie. Elle n'a sûrement pas laissé d'objets de valeur, et surtout pas le carnet qui effrayait tant ton père, mais nous pourrions au moins éliminer l'endroit le plus évident pour commencer. Laisse-moi faire, je m'en occupe, dit Tomás sans savoir comment ni quand il pourrait tenir son engagement.

— Je t'en prie, dépêche-toi, nous ne savons pas si son contenu représente un danger. De quoi s'agit-il, à ton avis? Une chose dont mon père aurait pu rougir? Ou pour être plus précise, dont la famille aurait à rougir?

Tomás réfléchit et se demanda si Rosendo Franco redoutait une sorte de chantage ou d'extorsion de la part de la Russe, avec une vidéo compromettante ou une infamie du vieux, et peut-être même plusieurs.

— Et ça te fait quel effet de protéger...? — “la maîtresse de ton père”, allait dire Tomás, mais il se retint à temps.

— Tu crois que c'est une réaction malade? Je l'ai pensé; dans une certaine mesure, c'est un acte de déloyauté vis-à-vis de ma mère. Pourtant, il me semble que c'est ce qu'il aurait voulu. Tu devrais voir l'intensité de ces échanges; comme s'il y allait de leur vie.

Tomás se dit qu'en effet leur vie était en jeu, du moins celle de Rosendo Franco. Et d'après ce que disait Claudia, celle de cette Milena aussi, si les menaces qu'elle avait reçues étaient fondées.

— Vu sous cet angle, c'est peut-être le plus bel hommage que tu puisses rendre à ton père.